

*Debord, ou la diffraction du temps**



Guy-Ernest Debord, 1951

Stéphane Zagdanski

* Prologue d'une étude consacrée à la vie et à la pensée de Guy Debord, qui conclura un livre à paraître en 2007.

« Pour l'homme qui vit réellement il y a toujours du temps. »

Heidegger, *Séminaire du Thor*, 1969

J'écris ceci au mois d'octobre, sous un soleil radieux.

De mémoire de parisien on n'avait jamais connu un automne aussi tiède. Il faut dire que, de mémoire d'homme, on n'avait jamais *senti* si concrètement sombrer le monde.

Le méphitisme règne. La planète mijote, la banquise s'abrase, les fleuves impassibles s'exorbitent en mascarets mortifères, les rivières acidifiées s'asphyxient, la famine dévore des peuplades apeurées, des espèces animales s'amenuisent à jamais, les pandémies prolifèrent, les paradis les plus sereins se désagrègent dans le brasier de guerres locales, tandis que Méphisto assure la prospérité de Dr Pharmacie et M. Armement...

Les simili-scandales politico-financiers s'enfantent sans fin. Leur unique dessein est d'orner l'inconséquent paravent des journaux télévisés derrière lequel c'est le néant qui se met à nu. La Bourse, elle, se porte de mieux en mieux ; elle garantit l'eau polluée, le gaz toxique et les pratiques mafieuses à tous les étages du capitalisme planétaire.

L'homme est pour l'homme un clown sordide, sanguinaire et stupide, mais personne ne possède la clé de cette putride parade mal apprivoisée. Pourtant l'information n'est qu'à peine trafiquée. Ainsi nul n'est censé ignorer que l'été indien qui berce Paris est un douceâtre écho des cataclysmes dont d'autres rivages furent récemment ravagés, de Phuket à New Orleans. Nul n'ignore non plus que les millions de dollars réunis pour secourir les victimes ont brusquement disparu dans un ravin de corruption dont on n'entendra plus parler.

Qui s'en soucie ? Tout le monde, personne.

Le souci en soi est une idée vieille ensevelie sous des monceaux de fausses nouveautés.

La plus machinale absurdité règne de Wall Street à Tokyo, de Moscou à Téhéran, de Pékin à Abidjan, de Washington à Bagdad, de Dakar à Tombouctou, de Londres à Auckland et de Paris à Jérusalem. Je repense pour ma part à cette vieille pygmée Bambouti, racontant d'une voix doucement usée devant l'œil morbide d'une caméra comment des rebelles

congolais l'ont forcée à cuire et manger le cœur de son mari qu'ils venaient d'arracher sous ses yeux.

« Plus jamais ça ! » ressassent les hébétés, sans saisir que « ça » ne cesse de se perpétrer chaque jour devant leurs oreilles closes.

Et *ça* n'est qu'un début. Rien n'arrêtera l'atroce fracas.

Ici, à Paris, tout va pour le mieux dans le pire des mondes. Les terrasses regorgent d'humains frelatés accroupis au creux de leur existence de spectres. N'importe quelle bribe de conversation captée au vol donne la nausée à l'idée d'être le contemporain de tels ilotes. La scène de couples d'amants fixant chacun son portable sans s'adresser un mot est devenue d'une abominable banalité. Les derniers débats à la mode, dans la capitale de Proust et de Balzac, consistent à se demander si Heidegger a rédigé les discours de Hitler et qui, de deux dégénérés science-fictifs irlando-québécois, est le grand écrivain de notre temps...

Ils en sont là.

Alors que le globe s'abîme, les imposteurs pérorent leurs analyses de caniveau, profitant de ce que personne ne sait davantage qu'eux lire, écrire, ni penser. Ils succèdent à d'autres imbéciles qui jérémiadaient au printemps 2005 l'effondrement de l'Union européenne en cas de référendum négatif. Le vote eut lieu, les esclaves grommelèrent pour la forme, et « l'Europe » – cette farce foncièrement financière – perdure. Désavoués pour la millième fois, les corrompus ont simplement changé de conversation et de malversations.

Journaux, magazines, revues, cinéma, radio, télévision, amphithéâtres, fictions, essais... tout est catastrophique et lamentable. La pensée s'affaisse, l'imposture prolifère. Romanciers, enseignants, philosophes, politiciens, éditeurs, journalistes, étudiants, poètes... mille autres à bobards s'expriment en boucle, jamais repues de leur veule vacuité.

Le délire croît. Les couloirs et les rames de métro drainent chaque jour davantage de schizophrènes clochardisés, et ça ne va guère mieux à la surface. Je ne compte pas moins de

quatre femmes, parmi mes proches, ayant manifesté ces dernières années des bouffées de folie – au sens clinique du terme – plus ou moins définitives.

Chaque jour le Mensonge répand davantage son haleine calcinée sur les objets, les aliments, les paysages, les êtres et les idées. La nuit, les banlieues s'ébranlent. Jamais à court d'un raccourci publicitaire, les journalistes évoquent « 1968 » – comme s'ils étaient capables de prendre la mesure de ce Mai-là. « Assez payé, cassons ! » riaient alors les murs. Hélas, les casseurs sont désormais aussi concrètement infâmes et abrutis que les flics qu'ils affrontent. Des rats humains remuent au fond des poubelles qui leur servent d'habitat, et se rebellent quelques secondes contre des chiens humains chargés de les surveiller et de les punir.

Bâtir ? habiter ? penser ? Brûler, croupir, grogner.

Et pendant que des experts en tartufferie flicardière vous parlent chaque soir à la télé, les squales de la haute-fonction fourbissent en coulisses leurs tactiques électorales...

Ils ne sont pas arrivés du jour au lendemain à ce ravage tous azimuts. Ils ne sont pas entrés sans de bien minutieux préparatifs pervers dans cette époque sans nom où un esprit véritablement libre se sent aussi isolé que Dante à Ravenne ou Machiavel à Sant'Andrea in Percusina.

Ils n'y sont pas arrivés non plus n'importe comment.

Depuis la Libération jusqu'à aujourd'hui, on ne compte plus les tentatives d'explication, de réfutation, de réforme ou de justification d'un monde que la fausseté a totalement remodelé à son image. Et puisqu'il s'agit de fausseté, quiconque a un jour trempé dans l'imposture patentée doit d'emblée être exclu de toute considération. *Exit* pétainistes, gaullistes, colonialistes, socialistes, staliniens, trotskistes, léninistes, maoïstes, fascistes, libéralistes et tous leurs divers ersatz et bâtards mêlés de droite et de gauche... *Exit* aussi quiconque aura démontré son inaptitude à penser en donnant crédit – fût-ce une demi-seconde – au racisme ou à l'antisémitisme...

Demeure Debord, et lui seul.

Tout le monde croit savoir que Picasso, Mozart, Proust ou Shakespeare étaient des génies. Mais qui saurait dire exactement en quoi, et *pourquoi*. Sous les pompeuses bavasseries des « célibataires de l'art » (Proust) et des « charmants eunuques » (Balzac), la

haine règne. J'ai fortement agacé mes contemporains en réactivant, dans tous mes livres, le mot « génie », entendu au sens d'un *virtuose de la vérité*. Pourquoi cette insistance ? Pourquoi n'avoir pas délaissé un terme si redoutablement galvaudé désormais – comme ceux d'« art » ou d'« écrivain » ?

Pour plusieurs raisons, dont l'une consiste à faire violemment honte à la profonde bassesse spirituelle des humains demeurés de mon temps.

Qu'est-ce qu'un génie ? Si la définition de Nietzsche dans *Humain, trop humain* (« Une fin élevée, *et en vouloir les moyens.* ») correspond admirablement à Debord, on peut encore le dire autrement. Loin du souffreteux surhomme des Romantiques, le génie est cette vivante exception dotée de la *virtù du vrai*, qui, sitôt né à sa pensée, assume et accepte d'endurer la *diffraction qu'il est* et qui le caractérise parmi les siens.

Il est, au sens le plus littéral, le dé-généré.

Diffraction signifie étymologiquement rompre en morceaux, et la *diffraction* désigne la déviation d'un rayon de lumière au voisinage d'un corps opaque.

La première et plus concrète démonstration par Debord de ce parti-pris de *fracture* et d'*opacité* reste la troublante photographie de 1951, dont la pellicule a été volontairement piétinée (selon la méthode « ciselante » inventée par Isou), sur laquelle, élégamment et nonchalamment vêtu de noir, mains dans les poches, tête légèrement penchée sur sa droite, le visage à moitié dans l'ombre tel celui d'une figure de carte à jouer, Guy Debord défie la passivité de zombies zieuteurs isolés dans leur zoo, floutée figure de proue d'une nef solitairement appareillée pour le maelström du temps.